

PRÉFACE

La thèse freudienne selon laquelle le délire constitue une tentative de guérison, qui reste si surprenante et si dérangement pour le discours psychiatrique actuel, trouve une ampleur nouvelle dans la recherche de M. Tyranowski sur *Les temps du délire*. Il entend y fonder « un concept positif de subjectivation délirante » en prenant appui sur « l'échelle des délires » esquissée par Jacques Lacan, et développée dans mon travail sur *La logique du délire*¹. Non seulement M. Tyranowski reprend la thèse de la logique phasique du délire, dit par lui xénopathique, en l'articulant à son approche de la temporalité subjective, mais il la situe dans un registre plus vaste en montrant que le délire d'éclipse, délire mélancolique, peut être appréhendé de manière semblable, mais sur une échelle renversée du délire. Dans *La logique du délire* se trouvait esquissée une approche phasique du délire mélancolique, en prenant appui sur le délire des négations, cependant cette ébauche était insuffisante, il y était constaté « que les délires mélancoliques possèdent eux aussi une échelle qui leur est propre », et qu'on « pourrait même être tenté d'en distinguer quatre étapes quelque peu homologues à celles du délire chronique² » ; ce à quoi M. Tyranowski s'est employé, non pas en suivant une homologie, mais en filant une autre hypothèse, celle du renversement de l'échelle. Il n'hésite pas à réinterpréter les positions logiques dégagées à partir du délire chronique à évolution systématique, en se servant du concept structural de temps subjectif, de manière non seulement originale et convaincante, mais permettant de surcroît d'étendre cette logique à un pan supplémentaire de la clinique.

Le projet de la recherche de M. Tyranowski semble partir d'une approche phénoménologique. Il s'agit d'abord d'« opérer une *épochè* à l'égard de la structure conceptuelle qui a déterminé l'étude des états délirants dans le cadre médical³ », en s'appuyant sur la temporalisation du vécu subjectif. Cependant, l'auteur n'ignore pas les limites de cette approche philosophique qui méconnaît les effets structurants du langage, la dimension de la jouissance et qui ne prend

1. Jean-Claude MALEVAL, *La logique du délire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 3^e éd. revue et augmentée, 2011 (1996).

2. *Ibid.*, p. 121.

3. *Infra*, p. 41.

pas en compte la fonction de l'Autre comme antérieure au sujet. Dès lors, afin de mettre en évidence que le phénomène clinique du délire est une élaboration subjective, et que son temps est celui de la structure du sujet, il prend ses références conceptuelles majeures dans la psychanalyse structurale. Le travail cherche à libérer le délire d'une appréhension par le temps objectif afin de transgresser les limites que la médecine et la psychologie ont imposé à son approche.

M. Tyranowski traite d'abord d'une « détermination préalable de la méthodologie de l'étude des états délirants », en opposant la clinique psychiatrique objectivante à la clinique d'analyse subjectivante. Il part de cette question : l'ensemble des mutations du tableau clinique est-il à étudier, comme le suggère la psychiatrie, en fonction d'un processus physique, ou bien, comme la psychanalyse y incite, en fonction du sujet ? En revenant aux sources du discours psychiatrique, M. Tyranowski montre que la clinique des maladies mentales a rejeté la clinique pinélienne dans l'espoir de devenir une clinique objectivante, une pure clinique médicale. Cela s'est opéré par le biais de l'identification du modèle de la maladie mentale avec la Paralyse Générale. À partir de ce rapprochement les psychoses ont été considérées comme des maladies dont les lois d'évolution étaient comparables à celles qui régissent les processus purement biologiques. Dès lors leur processus ne pouvait relever que d'une dynamique a-subjective incitant à postuler que le patient est extérieur au mal qui l'affecte. À l'encontre de cette approche, M. Tyranowski cherche à s'appuyer sur une clinique subjectivante qui tente de faire dépendre l'ensemble de l'état morbide d'un procès temporel de subjectivation et d'un certain savoir y faire avec la jouissance.

En voulant préserver le mirage du *cogito*, la psychiatrie, affirme M. Tyranowski, s'est interdit l'accès aux agencements subjectifs des états délirants. Il espère que son travail contribuera à ce qu'un jour soit dépassé « définitivement ce seuil épistémologique ». La recherche témoigne parfois ainsi de moments d'enthousiasme, mais il faut sans doute les tempérer en rappelant, d'une part, que les contributions psychanalytiques à la théorie de la psychose ne sont pas parvenues à faire barrage à la clinique objectivante, portée par le discours dominant de la science, d'autre part, Kuhn a montré que le changement de paradigme se produit moins par réfutation d'une théorie que par son remplacement. Malgré la richesse de l'appareil critique développé par les travaux psychanalytiques à l'égard de l'appréhension psychiatrique du délire, les recherches de pointe sur celui-ci se focalisent encore aujourd'hui vers une connaissance de la biologie humaine. Pourtant, depuis plus d'un demi-siècle, et malgré la mobilisation de moyens considérables, « les recherches en neurosciences, constate F. Gonon, n'ont abouti ni à la mise d'indicateurs biologiques pour le diagnostic des maladies psychiatriques ni à de nouvelles classes de

médicaments psychotropes⁴ ». Chacun observe que les résultats de la psychiatrie biologique restent médiocres, mais la prise en compte d'une approche subjectivante ne cesse de se heurter à de solides obstacles épistémologiques ancrés dans le modèle neurologique dominant.

La fonction du sujet et la clinique du délire sont abordés par M. Tyranowski dans la perspective de la théorie analytique de Jacques Lacan. L'autonomie du registre symbolique et la constitution du sujet dans l'Autre en sont les points de départ. Le concept lacanien de sujet échappe à l'ontologie, ce qui, souligne-t-on, est révolutionnaire à l'égard de l'approche psychologique, et même à l'égard de la psychanalyse classique, puisque Freud n'a jamais totalement renoncé à substantifier l'appareil psychique. Le sujet lacanien rompt avec la notion d'intériorité préalable pour ne se construire que dans une extériorité. Or dans l'expérience délirante cette dernière prend une place majeure. M. Tyranowski met particulièrement en valeur l'indication de Lacan selon laquelle le délire commence quand l'initiative vient de l'Autre. La certitude délirante est avant tout une certitude d'être concerné. Le sujet délirant se sent visé par un vecteur intentionnel venant de l'Autre. Il lui manque l'opérateur qui lui permettrait de s'approprier la fonction du lieu de l'Autre. Son expérience subjective « ne se structure pas à partir du primat du *cogito* cartésien, mais de ce qui lui vient de l'extérieur, et essentiellement de la projection de la subjectivité de l'Autre. Au lieu du "je pense, donc je suis" se présente un "on pense à ma place et pour que 'je' ne sois pas". L'agencement de structure subjective dans une telle expérience délirante situe la personnalité psychique en position non pas d'agent, mais de patient. Ce rapport d'extériorité du sujet à l'égard de lui-même, manifeste le défaut de l'organisation extime de la structure : la réalisation du sujet dans l'Autre est subjectivée sous la forme de la subjectivité Autre⁵ ».

Le concept de temps logique est considéré par M. Tyranowski comme capital pour appréhender les temps constitutifs de la structure subjective. En s'appuyant sur une indication donnée par Lacan le 13 janvier 1965 dans son séminaire sur « Les problèmes cruciaux de la psychanalyse », il est possible de considérer le sophisme introduit dans l'article sur « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » comme déployant le rapport fondamental qui unit la temporalisation à la subjectivation. Le champ de l'Autre, affirme Lacan, « s'inscrit dans ce que j'appellerai des coordonnées cartésiennes, une sorte d'espace [...] à trois dimensions, à ceci près que ce n'est point l'espace, c'est le temps. Car dans l'expérience qui est l'expérience créatrice du sujet au lieu de l'Autre, nous avons bel et bien, quoiqu'on en ait de toutes les formulations antérieures,

4. François GONON, « La psychiatrie biologique : une bulle spéculative ? », *Esprit*, novembre 2011, p. 54-73.

5. Raphaël TYRANOWSKI, *La fonction du sujet et la temporalité des états délirants. Prolégomènes à la clinique de l'extériorité*, [https://www.theses.fr/2017REN20035], consulté le 29 juin 2023, p. 292 et cf. *infra*, p. 168.

à tenir compte d'un temps qui ne peut d'aucune façon se résumer à la propriété linéaire passé-présent-avenir [...] Dans toute identification, il y a ce que j'ai appelé *l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure*. Nous y retrouvons les trois dimensions du temps qui sont, même pour la première, loin d'être identiques à ce qui s'offre pour les recevoir⁶ ». M. Tyranowski explicite précisément comment les étapes du procès de la subjectivation répondent aux trois temps du procès du temps logique. Il apparaît dès lors que le temps tel que nous l'expérimentons, malgré l'évidence de l'intuition, n'est pas une donnée absolue, le caractère universel du temps chronométrique est une donnée illusoire, le temps est une fonction constituée par un rapport entre des registres extérieurs les uns aux autres. La structure originale du temps serait organisée par la dialectique de l'articulation signifiante de la pulsion avec le manque dans l'Autre. Étant structurée par la diachronie de la chaîne signifiante, la temporalité fondamentale de la structure subjective n'est pas définie par un mouvement continu, mais par un mouvement scandé par la récurrence de la fonction du sujet dont la caractéristique principale est l'intermittence. Bref l'argumentation de M. Tyranowski s'oriente vers une solidarité structurelle du temps et du sujet. Il considère que l'approche lacanienne conduit à concevoir la temporalisation comme strictement rapportable à la significatisation du Réel – même si Lacan ne l'explique pas clairement. Cet accent mis sur la temporalité subjective constitue l'un des aspects les plus originaux de la recherche. M. Tyranowski note à juste titre qu'il n'a guère été développé dans la littérature analytique. En précisant la fonction-temps dans le procès de la subjectivation, il s'avère en mesure de proposer une approche novatrice de la logique des expériences délirantes. D'une part, il s'appuie sur l'échelle des délires, développée dans *La logique du délire*, issue d'une approche du délire chronique à évolution systématique de Magnan, rapporté à différents modes de subjectivation de la jouissance. D'autre part, il aborde de manière très originale la clinique du délire mélancolique à partir d'une orientation rétrograde sur cette échelle du délire. Réinterprétée à l'aide du concept du temps logique, elle permet de proposer une problématisation clinique du phénomène délirant qui n'est plus ni psychologique, ni médicale, mais structurale. Les syndromes délirants fondamentaux décrits par les auteurs classiques sont réinterprétés à l'aide des temps logiques du procès de la subjectivation délirante. M. Tyranowski s'avère ainsi en mesure de distribuer la clinique de la psychose entre deux pôles élémentaires : le pôle mélancolique, dont l'essentiel est résumé par la notion de *mort du sujet*, et le pôle xénopathique, qui regroupe les phénomènes relatifs à l'expérience d'invasion par un excès de la jouissance de l'Autre.

6. Jacques LACAN, *Séminaire, 1964-1965, Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, leçon du 13 janvier 1965, inédit.

Plusieurs thèses se trouvent développées dans la recherche de M. Tyranowski : la distinction entre clinique objectivante et clinique subjectivante, la mise en évidence de la temporalité du procès de subjectivation, et la réinterprétation enrichie de l'échelle des délires. Elles s'avèrent articulées entre elles et donnent une cohérence à l'argumentation.

La première n'est pas la plus originale des trois : la distinction entre clinique objectivante et clinique subjectivante a déjà fait l'objet de nombreux travaux. Un des mérites de M. Tyranowski est de l'ancrer dans l'histoire de la philosophie et dans celle de la psychiatrie, ainsi que d'y introduire la prise en considération de la temporalité. La clinique objectivante de la médecine, soutient l'auteur, annule la fonction du temps subjectif. Son repérage chronologique, son organisation phasique corrélée à un processus biologique, détermine le temps comme une variable asubjective. Le contenu phénoménal de cette clinique se conforme à une idée préconçue de la structure temporelle qui se manifeste dans la notion d'évolution typique. La temporalité de la maladie se réduit au développement d'un processus physique : il s'agit du temps chronologique d'un phénomène naturel. La clinique psychiatrique n'a jamais cessé de s'efforcer à rejoindre le domaine de la pathologie générale. Ses concepts majeurs restent calqués sur ceux de la médecine somatique. L'étape diagnostique y reste séparée de l'intervention. En revanche, dans la clinique subjectivante, le temps est lié au procès de subjectivation, il devient un rapport interne à l'expérience. La maladie n'y est pas extérieure au malade ; au lieu de s'opposer à lui, elle définit l'actualité de son être. De surcroît elle n'est pas extérieure au clinicien puisque c'est sa fonction qui lui permet de prendre forme. L'établissement du diagnostic dans le dispositif subjectivant n'est pas un terme d'une étape. Il est un moment du rapport dialectique qui s'établit dans la situation clinique. La présence du clinicien est ainsi intégrée constitutivement dans la structuration du phénomène clinique⁷.

Le projet de M. Tyranowski consiste à libérer l'approche clinique des anciens cadres conceptuels de la psychiatrie. Pour cela, sa seconde thèse est essentielle, elle s'efforce de dégager une conception proprement psychanalytique du temps subjectif. Il montre que la temporalité du sujet de l'inconscient ne saurait être celle du temps vécu. En prenant appui sur quelques indications de Lacan, il propose un concept de procès de la subjectivation fondé sur les scansion du temps logique. Ce qui en caractérise les trois temps, si l'on suit l'argumentation de M. Tyranowski, ce ne sont ni des durées psychologiques, ni des périodes chronométriques, mais des modalités du rapport au lieu de l'Autre. Il convient d'abord de distinguer l'instant mythique : le temps zéro, T_0 , lors duquel la jouissance n'est pas subjectivée, n'étant pas encore prise dans les signifiants de

7. Cf. *infra*, p. 37.

l'Autre, tandis que le premier temps de la subjectivation, T_1 , serait relatif à la mise en place de l'agencement de la jouissance à partir de l'articulation synchronique du signifiant. Au deuxième temps, T_2 , la jouissance se prendrait dans l'organisation diachronique de la chaîne signifiante, de sorte qu'à cette étape-là toute forme de durée deviendrait articulable. Le temps troisième, T_3 , conclut le procès par l'instant de l'identification qui ferme la boucle temporelle⁸. Dans les conditions ordinaires, chez le sujet névrosé, une fois le procès de la subjectivation achevé en T_3 , l'identification ainsi constituée demeure le point fixe de répétition sur lequel se règle l'actualisation de la structure. Il faut en conclure que le temps et le sujet relèvent d'une même structure et que dans une certaine mesure ils seraient identiques⁹. Dès lors, étant structuré par la diachronie de la chaîne signifiante, la temporalité fondamentale de la structure subjective n'est pas définie par un mouvement continu, « le temps du sujet de l'inconscient est essentiellement constitué de la *répétition* dont les successifs enveloppements imaginaires sont expérimentés comme la durée psychique¹⁰ ». Ainsi, le *temps analytique* rompt radicalement avec la notion vulgaire qui accorde au temps les caractères d'unité, de continuité et de linéarité. Dès lors « la psychanalyse s'inscrit parmi les doctrines qui, en s'opposant à la notion naïve du temps, expose un ordre temporel *multiple*, parce qu'elle met en évidence diverses modalités du temps : il est *discret*, car constitué par des instants discontinus, et il est *circulaire*, puisque son articulation est la *répétition*. Le temps *ex-siste* comme répétition, mais la répétition est aussi une répétition des temps dont chacun constitue à lui seul un mode de subjectivation et un mode de temporalisation¹¹ ». Bref le temps subjectif naîtrait de l'incidence de la chaîne signifiante sur la jouissance du vivant. Il n'est cependant à situer « ni dans le Réel, ni dans le Symbolique, ni dans l'Imaginaire, il apparaît comme une conséquence de la modalité de leur rapport, sa permanence ne reflète qu'une constance plus ou moins fragile de leur nouage. Le moi n'est pas la source du temps, il est une signification qui se constitue dans l'après-coup de son écoulement sous la forme du semblant de son unité¹² ». La question du temps n'a pas fait l'objet de beaucoup de contributions majeures dans la théorie analytique, de sorte que l'apport original et novateur de M. Tyranowski à cette question complexe mérite d'être pris en considération.

Il lui permet un abord original de sa troisième thèse, l'enrichissement de l'échelle des délires. Il prend appui sur les quatre périodes que nous avons tenté de dégager, à partir du délire chronique à évolution systématique, en les référant

8. Cf. R. TYRANOWSKI, *La fonction du sujet et la temporalité des états délirants. Prolégomènes à la clinique de l'extériorité*, op. cit., p. 445.

9. Cf. *infra*, p. 335.

10. R. TYRANOWSKI, *La fonction du sujet et la temporalité des états délirants. Prolégomènes à la clinique de l'extériorité*, op. cit., p. 446.

11. *Ibid.*, p. 446-447.

12. Cf. *infra*, p. 83.

à ce qui les spécifie de manière manifeste, délocalisation de la jouissance et perplexité angoissée, pour l'une, tentative de significantisation de la jouissance de l'Autre, pour la seconde, identification de la jouissance de l'Autre, pour la troisième, consentement à la jouissance de l'Autre, pour la dernière ; toutefois, de telles appellations restent encore trop limitatives, il n'est pas douteux que ces divers phénomènes s'interpénètrent peu ou prou, c'est pourquoi les lettres P_0 , P_1 , P_2 , P_3 paraissent plus appropriées pour les qualifier, afin de souligner qu'il s'agit d'une succession ordonnée, possédant une même source, écrite précisément par Lacan P_0 , dans le schéma I, à savoir la forclusion du Nom-du-Père. Ces notations désignent des symptomatologies psychotiques qui traduisent des positions subjectives pour la plupart peu stables. Non seulement le déploiement du délire jusqu'à P_3 ne s'effectue qu'assez rarement, mais par surcroît il se produit des passages rétrogrades de P_2 à P_1 , de P_1 à P_0 , voire de P_3 à P_0 , etc. La lettre P s'avère ainsi offerte à plusieurs lectures, bien qu'elle désigne principalement quatre positions subjectives propres au psychosé. Si P_0 connote la carence paternelle, P_1 n'est pas sans évoquer paranoïde, P_2 paranoïaque et P_3 paraphrénique. Bien que ces tableaux psychiatriques soient fortement corrélés aux phases du délire, ils n'y correspondent pas exactement, d'où la nécessité du recours à une autre notation. M. Tyranowski prend ainsi en compte la signification clinique de l'organisation subjective du temps du délire en l'abordant à partir de temps logiques. Il considère que les différentes positions du sujet sur cette échelle s'accompagnent pour la plupart d'effets de détemporalisation décrits avec précision. « En P_0 , écrit l'auteur, le rapport au temps est absent, le vécu subjectif est dépourvu de repérage temporel ; en P_1 sous la domination de la structure synchronique du signifiant la mise en temps du sujet est paralogique, à la fois diffluente et statique, marquée par le défaut des notions de conséquence et d'enchaînement, privée de repérage historique. Ce rapport au temps relève de l'absence de coordination diachronique. Le sujet n'est pas complètement privé du rapport à l'affect, puisque le signifiant produit ici des effets imaginaires. Mais ceux-ci sont erratiques, indifférenciés, car le signifiant ne les pas encore mis en chaîne. Le fondement de la temporalisation psychologique, la fonction d'affect, fait défaut parce que le sujet s'affecte en fonction du déroulement diachronique d'un discours coordonné au manque dans l'Autre. En P_1 aussi bien l'enchaînement diachronique que l'identification de l'Autre sont absents ; en P_2 le vécu psychologique du temps est rétabli, mais sa dynamique est entièrement subordonnée à la tentative de l'identification de l'Autre. Ainsi le délirant au moment fécond de son élaboration est pris dans son temps à lui. Son vécu mental est dynamisé par la tension temporelle qui traduit son angoisse devant la présence énigmatique de l'Autre subjectivé. La pression du temps vectorise son vécu. En P_3 le bouclage du temps logique de la subjectivation délirante permet au délirant de sortir de la temporalité qui est organisée par

les rapports internes au délire. Si la métaphore délirante est achevée, le rapport d'altérité, la participation dans le lien social peut être restaurée. La stabilité du point d'identification articulé par la constitution du délire permet de rétablir le circuit de temporalisation qui est le fondement de la notion de permanence. Le sujet retrouve ainsi son ancrage biographique, même si celui-ci est transformé en fonction du délire¹³. »

La prise en considération de la temporalité dans l'échelle des délires permet à M. Tyranowski de concevoir le plus original de sa recherche, ce qu'il nomme l'agencement d'éclipse propre au délire mélancolique. La gradation des syndromes mélancoliques, soutient-il, se déploie sur l'échelle des délires de manière inversée en conduisant le sujet de l'hypocondrie morale jusqu'à l'état de désubjectivation propre au délire de négations. Les classiques avaient noté qu'il existe dans le délire mélancolique, comme dans le délire chronique de Magnan, une succession réglée dans l'apparition des conceptions délirantes, qui suit la progression suivante : *hypocondrie morale*, *délire mélancolique* ordinaire, *délire des négations* confirmé, *délire d'énormité*, et *idée de grandeur*. Selon la conception classique, aux deux phénomènes basaux, d'une part la persécution, de l'autre la culpabilité, répondent deux types d'évolution délirante distincts. Les deux procès n'aboutissent pas au même résultat : alors que le délire de persécutions tend à un progressif enrichissement du contenu imaginaire de sa construction, la progression du délire mélancolique semble, au contraire, l'appauvrir jusqu'au délire dit des négations dont le symptôme fondamental est la négation de toute existence. Deux pôles semblent se dégager entre lesquels se déploie l'organisation psychotique : « d'une part, l'envahissant excès de la présence subjectivée de l'Autre, de l'autre, le vide de la désubjectivation, la mort du sujet¹⁴ ». Dans le second cas, le procès qui installe l'agencement d'éclipse parcourt l'échelle des délires dans le sens rétrograde en nous montrant une gradation d'organisations logiques qui déspecifie le rapport de la jouissance au signifiant pour en arriver à l'éclipse du rapport qui subjective la jouissance au lieu de l'Autre. M. Tyranowski définit précisément l'éclipse comme portant sur tout rapport positif à l'opérateur structural du manque, de sorte qu'elle abolirait le rapport à l'Autre et la fonction de l'objet a. L'agencement d'éclipse implique une rétrogradation de la structure subjective jusqu'en P_0 . La forme clinique du délire des négations relèverait soit d'une stase au niveau P_0 soit d'une oscillation P_0 - P_1 . La fonction diachronique du signifiant y est abolie. Cette position situe le négateur hors du circuit du procès de la temporalisation où la désagrégation de l'enchaînement du signifiant est vécue comme l'absence du temps au niveau psychologique. Bref le syndrome de Cotard, selon M. Tyranowski, met en évidence une situation où la *fonction subjectivante du manque est en éclipse*. La jouissance n'étant plus cordonnée à

13. *Infra*, p. 279-280.

14. *Infra*, p. 228.

la fonction structurante du manque, elle se traduit en mort subjective souvent accompagnée du vœu impératif de suicide. La recherche aboutit ainsi à distinguer deux idéaux types de subjectivation délirante : « Le premier, celui qui est relatif à l’envahissement du sujet par l’intrusion de l’Autre subjectivé, et dont l’organisation est décrite par une séquence temporelle de l’agencement xénopathique, et le deuxième, celui qui n’est point lié à une présence excessive de l’Autre subjectivé, mais à la situation inverse de son absence. Au centre des deux agencements, nous retrouvons le même opérateur logique : *la jouissance de l’Autre* qui situe le rapport du psychotique au champ de l’Autre. Son excès patent qui envahit le paranoïaque se traduit chez le mélancolique en grandeur négative qui creuse l’Autre, pour aboutir chez le négateur à son éclipse¹⁵. » En ce cas l’expérience d’inconsistance de l’Autre portée à un point d’acmé produirait la dissolution du rapport du sujet à l’Autre.

Pour originale, ingénieuse et documentée que soit la thèse de l’éclipse du rapport à l’Autre dans la progression du délire mélancolique, elle laisse cependant subsister quelques difficultés. Elle semble faire l’impasse sur la volonté de jouissance de l’Autre à laquelle le mélancolique se trouve confronté quand des voix l’incitent à se réduire à l’objet chu en l’invitant à sauter par la fenêtre. De telles demandes fréquentes des voix n’incitent pas vraiment à considérer que le mélancolique n’est pas « la cause de la jouissance de l’Autre, mais de son absence¹⁶ ». Peut-on considérer, même chez le négateur, que l’Autre s’est éclipsé ? Comment comprendre alors que pour Freud et pour Lacan il se trouve confronté à un surmoi féroce ? La problématique du passage à l’acte psychotique, qui vise une extraction de jouissance, est-elle suffisamment prise en compte ? Le suicide altruiste du mélancolique n’objecte-t-il pas à la mort du sujet ? La fonction du temps de l’Autre ne serait-elle pas jamais plus remplie qu’à la faveur d’un abandon éprouvé ?

M. Tyranowski s’efforce pertinemment d’extraire l’inconscient de la sphère solipsiste, dénonçant à cet égard les mythes de l’introspection et de l’intériorité, afin de souligner, comme le fait Lacan, dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, que « l’inconscient est au dehors ». L’approche psychanalytique lui permet de « définitivement quitter la perspective psychologique qui identifie le sujet à un espace intérieur » et lui rend possible de construire une clinique du délire qui se veut être une clinique de l’extériorité. Le délire n’apparaît pas ainsi comme une défaillance de la subjectivité, mais comme un nouveau rapport du sujet à la jouissance, qui échappe à toute analyse psychologique.

La capacité de M. Tyranowski à articuler sa propre clinique aux discours philosophiques, psychiatriques et psychanalytiques mérite d’être saluée, car elle

15. *Infra*, p. 309.

16. R. TYRANOWSKI, *La fonction du sujet et la temporalité des états délirants. Prolégomènes à la clinique de l’extériorité*, *op. cit.*, p. 405 et cf. *infra*, p. 296.

s'appuie sur une fine appropriation de chacun des trois. Tenter d'appréhender la clinique des structures subjectives à partir d'une clinique de la temporalisation est une piste innovante qui mérite de continuer à être explorée et approfondie.

Jean-Claude MALEVAL
Psychanalyste, professeur honoraire
de psychologie clinique.